

CAMUS ET SES PEINTRES

Les créateurs ne font pas toujours des œuvres d'art d'autrui le même usage que le public. Il arrive que la musique d'un compositeur inspire un écrivain, ou que Maeterlinck suscite un opéra. Il arrive aussi qu'un poète exprime insolentement le vœu qu'on ne dépose pas de notes le long de ses mots, ou qu'un romancier s'irrite des illustrations que son livre a reçu d'un peintre.

Les relations qu'Albert Camus a entretenues avec les tableaux de ses contemporains illustrent assez bien les approches contrastées de la peinture par un écrivain. Il s'est constamment intéressé au travail de ses voisins des ateliers, avec une constance très grande dans les goûts (et leur variété), et une réticence sans crispation devant l'abstraction et le « non-figuratif ». Mais plus une œuvre est proche de lui dans ses sources d'inspiration, dans ses origines géographiques, plus son attitude est – on a envie de dire : *physique*. Ce n'est pas que devant les peintres de sa lumière natale, Algériens ou Algérois, de Clairin le Breton-méditerranéen à Galliero, de Jean de Maisonseul à Nallard ou Bénisti. Camus ait moins de sens critique, de discernement et de jugement que devant Picasso ou Pelayo, ni qu'une proximité amicale l'incite à une indulgence facile. Mais il entre dans la vision de ces artistes comme on va boire à la source. Il y replonge dans son enfance, retourne à son orée, dans l'éclat du soleil, les paroles de la mer et la vivacité du sel. Il est attentif au travail du peintre, prend plaisir à analyser la technique de Maisonseul, ou incite un ami à conquérir « *ce tranchant catégorique qui fait les grandes œuvres* ». Mais plutôt que des objets à étudier et des œuvres à disséquer, ces tableaux font partie de l'espace intérieur de l'écrivain. Il respire en eux un souffle originel.

Le regard de Camus est un peu différent devant un des peintres qu'il admire le plus, avec lequel il aura également une amitié d'esprit très forte. Balthus n'appartient pas à la constellation maghrébine des peintres de la « *pensée de midi* », et de la lumière zénithale. Mais précisément, la distance qui subsiste entre l'univers de Balthus et celui de Camus laisse à celui-ci une heureuse liberté critique. Avec ses frères du soleil, Camus est aussi pénétré que pénétrant. Ce sont des amis d'enfance et de jeunesse qui l'habitent, qu'il habite. Avec Balthus, Camus accorde à la joie d'admirer le plaisir d'élucider. Ses pages sur le « *royaume peuplé de jeunes filles et de silences* » où règne Balthus, ont la rigueur critique et la chaleur fraternelle des grands textes de Baudelaire sur « ses » peintres. C'est beau, la grande rencontre de deux grands esprits.

CLAUDE ROY